

L'Abelle de la Nouvelle-Orléans. NEW ORLEANS BEE PUBLISHING CO., LIMITED.

Bureau: 323 rue de Chartres, entre Conti et Bienville.

Second at the Post Office of New Orleans as Second Class Matter.

POUR LES PETITES ANNONCES DE DEMANDES, VENTES, LOCATIONS, ETC. 10 CENTS LA LIGNE, VOIR UNE AUTRE PAGE DU JOURNAL.

Les Emotions Européennes.

L'Europe vient de passer deux mois dans des émotions variées, mais continues. Elle a été constamment agitée, pour des raisons diverses, mais avec une intensité pareille. C'est un cas psychologique qui mérite quelques réflexions.

faire des décrets. En Orient rien n'est réglé. La Bulgarie a-t-elle avec la Turquie. Mais l'accord n'est pas conclu. La Serbie se plait à suivre les déplacements de son habile ministre des affaires étrangères. Mais elle reste assise. L'Autriche ne cède rien de sa thèse primitive. Le slavisme souffre sur la Russie. On ne sait pas si la conférence se réunira. On ignore comment l'Orient recevra son nouveau statut. Peu importe. L'interview impériale d'abord, ensuite la question de Constantinople et le saisissement de la vedette. En fin de colonne, modestement, la crise orientale, qui n'est plus la crise, puisqu'il y en a une autre — le diabolisme, négative de tous. Mais comme on est entraîné à frémir, on frémit pour autre chose. Ici encore l'inquiétude est justifiée: car tout litige franco-allemand peut avoir de lointaines répercussions. Ce qui est le moins, c'est l'indifférence immédiate dont bénéficie le problème oriental: car ses données restent les mêmes. Une fois de plus, il apparaît que l'Europe ne peut pas s'émouvoir pour deux objets à la fois. De là à conclure qu'elle s'émotionne à l'égard pour chacun de ces objets successifs, il n'y a qu'un pas.

nête Crillon résistait, opposait son honneur, refusait d'obéir. A ce moment, on vit Napoléon prendre nerveusement du tabac huit ou dix fois de suite... il cessa d'écouter la pièce, et défendit qu'elle fût jouée à Paris. Tout le monde avait senti passer le spectre du duc d'Enghien. Quatre ans plus tard, au premier retour des Bourbons, le public de Paris "manifestait" pour la cause napoléonienne, en acclamant dans "Mérope, ce diatrique vengeur". Le premier qui fut sollicité fut un soldat heureux: Qui sert bien son pays n'a pas besoin d'aide! Pourrait Voltaire n'était pas bonapartiste. Guêhe serait-il, par hasard, républicain? Poursuivie jusqu'à la mort. Une jeune fille de dix-sept ans, Alphonsine Jalibert, habitant Stains, et travaillant à l'usine de cellulose Jacquard, avait en le malheur d'inspirer une vive passion à un de ses compagnons d'atelier, Henri Ernest Georget, âgé de vingt-six ans. En vain cherchait-elle à l'éviter, elle le trouvait constamment sur sa route, et ni la résistance de la jeune fille, ni l'opposition de ses parents à toute union avec lui, ne lassèrent la persévérance du poursuivant, qui continua ses assiduités. Le 19 janvier, à six heures du soir, à la sortie de l'atelier, il faisait nuit noire, Henri Georget parvint à saisir et à entraîner la jeune fille qui marchait à quelques pas de son père et de son frère qui travaillaient également à l'usine. Aux cris de la jeune fille, son père et son frère s'élançèrent à la poursuite du ravisseur, mais celui-ci avait pris ses précautions. Emportant Alphonsine Jalibert dans ses bras, il s'était dirigé en courant vers la petite rivière du Bouillon, qui traverse une prairie attenante à l'usine. Un pont, fermé par une forte barrière, permettait de passer le cours d'eau. Georget le traversa, et avec une barre de fer dont il s'était assuré la veille ferma la barrière derrière lui pour arrêter les poursuivants. Mais le frère de la victime, Kléber Jalibert, traversa la petite rivière à la nage et ouvrit la barrière que franchirent aussitôt son père et les quelques amis qui l'accompagnaient. Georget, se voyant filé à terre, et se tournant vers ceux qui venaient à lui arracher, braquant son revolver sur le groupe, cria: "N'avez-vous pas un tireur?" Alors, il se passa une chose épouvantable. Avant que quelqu'un eût le temps de lui répondre, il lui tira rapidement trois coups de revolver. Un long cri, puis quelques trépidations, et la pauvre jeune fille mourait. Ernest Georget, au milieu du trouble causé par ce tragique dénouement, avait disparu. Il ne fut retrouvé que le 15 février et arrêté à Paris. Georget a comparu ces jours derniers devant la cour d'assises. C'est un grand jeune homme mince, à la figure insignifiante. Il rejette tout sur la passion qu'il éprouvait pour Alphonsine Jalibert. Il se sert de phrases prétentieuses pour expliquer qu'il a été entraîné par une force supérieure. Mais il n'oublie pas de dire cependant qu'il n'avait pas prémédité son crime, ce que démentent les précautions qu'il avait prises de manière de la barre de fer qui de-

vait arrêter ceux qui le poursuivaient. Après une courte délibération le jury a rendu un verdict affirmatif sur toutes les questions et sans circonstances atténuantes. La cour a condamné Henri Georget aux travaux forcés à perpétuité.

Un nouveau triomphe de Wright.

Le Mans, 13 novembre. Wilbur Wright a remporté aujourd'hui un nouveau et éclatant triomphe. Le voici simplement énoncé. "Par ses propres moyens, par l'aide seul de ses hélices, Wilbur Wright est aujourd'hui — un vendredi et un 13 — enlevé sans le concours de son pylône ni de ses poids." Il a ainsi victorieusement démontré ce dont on avait douté jusqu'ici, que son appareil pouvait s'enlever de lui-même, mieux et plus vite que d'autres appareils, à la seule condition, toutefois, c'est qu'il soufflait un vent suffisamment utile. Et ainsi tombe une des dernières critiques qui restaient encore réservées contre l'aéroplane américain. Cela ne veut pas dire que le départ sur chariot courant sur un rail avec l'aide du pylône et de ses poids soit la définitive et idéale formule de départ, mais cela donne raison à Wright qui considère son système comme étant actuellement le plus pratique, le plus rapide et le plus sûr. Wilbur ne s'est pas contenté de cette prouesse: il a conquis le grand prix de la hauteur créé par l'Aéro-Club de la Sarthe, en franchissant par deux fois la hauteur prévue par les conditions de l'épreuve, 30 mètres. En vue de cette expérience, six ballons gonflés à l'hydrogène et fixés chacun à une corde de 30 mètres de long, se balançaient dans les airs. L'aéroplane est parti à 4 h. 3 m.; il s'est élevé à 30 mètres de hauteur et, à 4 heures, il passait à 45 mètres au-dessus de la rangée de ballons, soit à 75 mètres au-dessus du sol. Il est ensuite redescendu à ras de terre, et piquant droit sur son pylône, il a atterri à 2 mètres de celui-ci, à 4 h. 14, au milieu des bravos. La commission composée de MM. Léon Bollée, président; Bellier, vice-président; Durand, secrétaire, et Verney, membre de l'Aéro-Club de la Sarthe, lui a décerné le prix de hauteur de 1,000 francs et la félicité. Wilbur Wright a fait encore dans la journée deux vols, dont l'un avec le comte de Lambert, son pilote. Que de chats!

PROPHETIES.

Mme de Thèbes, dont les prophéties pour l'année qui s'achève ont été si remarquablement confirmées par les événements, nous apporte son curieux almanach annuel consacré à l'année 1909, dit un chroniqueur passager. Il n'est pas rare que ce petit livre mystérieux, que l'on ne feuillette pas sans un certain petit frisson. Il nous dit des choses agréables sans doute, il nous laisse entrevoir des échappées tout en rose; mais, par contre, que de sombres horizons! 1909, nous assure Mme de Thèbes, sera une année rouge. Il y sera, en effet, souvent question de poudre "sèche", selon l'expression chère à Guillaume II. Nous serons menacés d'une conflagration générale, dont la phase la plus critique se produira entre août 1909 et février 1910. Toutefois, il paraît que si nous réussissons à doubler sans accroître la date du 21 mars 1910, nous aurons des chances de renouveau un long bail avec la paix. Tout ceci nous est prêté dans une forme élégante et choisie, ainsi que mille incidents de la vie quotidienne qui représentent nos joies, nos chagrins, nos espérances et nos déceptions. A l'Académie française. Après la lecture du procès-verbal de la dernière séance, M. Albert Vandal, directeur en exercice, a fait part de la nouvelle perte que l'Académie a éprouvée, en la personne de M. Victorien Sardou, l'un de ses membres, dont les obsèques ont eu lieu dernièrement. Il a adressé ensuite quelques paroles d'adieu à l'illustre défunt, puis a déclaré la séance levée en signe de deuil. Aucune nouvelle candidature aux fauteuils vacants n'ayant été officiellement annoncée, la liste des candidats à ces sièges reste fixée comme suit: Fautueil de M. Emile Gebhart: MM. le général Bonnal, Gustave Schlumberger, Raymond Poincaré et Frédéric Plessis; Fautueil de M. Ludovic Halévy: MM. Eugène Brieux, Alfred Capus et Georges de Porto-Riche; Fautueil de M. François Coppée: MM. Edmond Harancourt, Charles de Pomérols, Auguste Dorchain, Ernest Daudet et Jean Aicard; Fautueil de M. Gaston Boissier: MM. Stéphane Liégeois, René Doumic, Gustave Schlumberger, Jean Aicard et Georges de Bréville. Quant aux candidatures annoncées au fauteuil de son S. E. le cardinal Mathieu, aucune n'est parvenue officiellement au secrétariat de l'Institut. Toute déclaration du reste serait prématurée, la vacance du fauteuil qu'il regrette n'ayant pas encore été proclamée.

TULANE.

Le rire règne en maître au Tulane cette semaine, grâce au ministère de Cohan et Harris. Ce genre de spectacle n'a rien perdu de sa popularité d'autrefois. Il est vrai que les ministres de cette troupe sont des artistes d'un talent exceptionnel. Dimanche soir, première d'un opéra comique qui nous arrive précédé d'une grande renommée, "The Red Mill", dont la musique est de Victor Herbert.

CRESCENT.

Le succès d'Al. H. Wilson est ininterrompu dans le rôle principal de "When Old New York was Dutch", une comédie musicale très intéressante. Il y a dans cette pièce des chansons et des airs de nature à devenir immédiatement populaires. La semaine prochaine ce théâtre donne "Human Hearts", le beau drame de W. E. Nankeville qui est plus populaire que jamais.

Ouragan dans le Missouri.

Reed Springs, Mo., 26 novembre.—Un violent ouragan s'est abattu la nuit dernière sur cette localité, détruisant plusieurs maisons et un hôtel. Gertrude de Viles, fille du propriétaire de l'hôtel, a été tuée. Il y a plusieurs blessés. Springfield, Mo., 26 novembre.—Le comté de Christian a été dévasté, la nuit dernière, par un ouragan qui a détruit quatorze maisons et blessé huit personnes. Le vent soufflait à une vitesse de 70 milles à l'heure. Les dégâts matériels sont considérables. St-Louis, Mo., 26 novembre.—Un ouragan, suivi d'une trombe, s'est abattu hier dans la soirée sur plusieurs comtés du nord de cet Etat. Les communications avec la région dévastée sont en partie interrompues, la plupart des lignes télégraphiques ayant été abattues. De nombreuses maisons ont été renversées. Le nombre des blessés est élevé. Le vapeur "Finance" coulé à la suite d'une collision avec le "Georgic". New York, 26 novembre.—Le vapeur "Finance", appartenant à la Panama Railroad and Steamship Company, a coulé hier matin dans le grand chenal à l'extrémité de Sandy Hook, à la suite d'une collision avec le vapeur "Georgic" de la ligne White Star. Le "Finance" est entièrement submergé à l'exception de l'extrémité de ses mâts. L'accident est le résultat de l'empâis brouillard qui régnait ce matin sur la rade. L'équipe de sauvetage de Sandy Hook s'est portée au secours des passagers dont le plus grand nombre ont été transportés sans incident à bord du "Georgic". Six passagers et deux membres de l'équipage ont disparu. On ignore s'ils se sont noyés ou s'ils ont été recueillis à bord d'une des nombreuses embarcations qui se trouvaient dans les parages. La révolution à Hayti. St-Thomas, Antilles Denoises, 26 novembre.—L'anarchie la plus complète règne dans la république haytienne et le sang ruisselle littéralement dans le pays. Des dépêches privées parvenues ce matin de Port-au-Prince annon-

cent que les exécutions se comptent par centaines, tant du côté du gouvernement que de celui des révolutionnaires. Les personnes soupçonnées de sympathiser avec les insurgés sont sommairement fusillées, les ordres du président Nord Alexis, à ce sujet, étant formels. De leur côté les révolutionnaires ne sont pas fâchés d'user de représailles, et dans la partie sud de l'île, qui est en leur pouvoir, les personnes ayant des attaches avec le gouvernement constitué sont exécutées sans autre forme de procès. Les résidents étrangers ont fait parvenir de nombreux appels à leurs gouvernements et les ministres de France et d'Allemagne à Port-au-Prince ont demandé l'envoi immédiat de navires de guerre. A St-Thomas l'impression générale est que l'ordre ne pourra être rétabli que par la prompte intervention des Etats-Unis. Washington, 26 novembre.—Le capitaine John Hood, commandant le croiseur "Tacoma" en station à Guantanamo, a reçu l'ordre de se rendre immédiatement aux Cayes, Hayti. C'est dans cette localité que le général insurgé Antoine Simon, a établi son quartier général.

ARRESTATION.

Un noir du nom de Dell Bell, sous le coup d'une accusation de détournement au préjudice du club Chess, Checkers and Whist, a été arrêté à Hattiesburg hier matin par le détective Schaeffer.

L'ABELLE

—DE LA— NOUVELLE-ORLEANS. Trois Editions Distinctes Edition Quotidienne, Edition Hebdomadaire, Edition du Dimanche. ABONNEMENTS PAYABLES D'AVANCE. EDITION QUOTIDIENNE Pour les Etats-Unis, port compris: 15 Cents par semaine. Pour le Mexique, le Canada et l'Etranger port compris: 25 Cents par semaine. EDITION HEBDOMADAIRE Parcourant le Samedi matin Pour les Etats-Unis, port compris: 50 Cents par semaine. Pour le Mexique, le Canada et l'Etranger 75 Cents par semaine. Les abonnements partent du 1er de chaque mois. EDITION DU DIMANCHE Cette édition étant comprise dans des autres éditions quotidiennes, ne comporte y est donc éditée. Les personnes qui veulent y abonner leurs agents peuvent faire leurs remises par MANDATS-POSTAUX ou par TRAITES SUR EXPRESS.

AU THEATRE.

Berlin s'amuse, dit un chroniqueur parisien. Berlin découvre, dans "Faust", d'irrespectueuses injures à la crise! Au Nouveau Théâtre, nul n'a hésité à sous entendre des noms propres, lorsque le personnage de Goethe s'écrie: "Certes, je me félicite de n'être ni empereur ni chancelier!" C'était de la finesse. Comme on a dû se sentir Parisien, l'autre soir, dans ce théâtre berlinois! Nous faisons école. Au théâtre, saisir avec rapidité l'allusion politique a toujours été notre joie; la souligner, notre triomphe. L'historien qui tenterait cette monographie aurait à écrire, je crois, presque toute l'histoire de France. Vraiment, je manque de place! Mais des souvenirs me reviennent. N'est-ce point l'occasion de les conter? En 1810, l'empereur Napoléon eut la fantaisie d'offrir à sa Cour la primeur d'une tragédie de Raynouard. Elle était intitulée "Les Etats de Blois", et fut jouée par son ordre, le 22 juin, au château de Saint-Cloud. Ce fut un "premier" terrible. Au cinquième acte, Catherine de Médicis, au nom de tous les arguments que peut procurer la raison d'Etat, adjura le célèbre Crillon de "supprimer" le duc de Guise. "Mais comment frapper Guise... à moins de le surprendre?" Et l'phon-

Que de Chats!

Le Japon est infesté de rats; ils pullulent, et s'en débarrasser est chose ardue. Aussi les chats, qu'on ne cherche pas à imposer, sont entourés d'un respect qui s'explique aisément. F. Loti avait, dans un de ses romans, décrit et vanté les chats japonais, mais la race est peu prolifique, et il paraît qu'on manque, au pays des chrysanthèmes, de ces gracieux animaux. Ces jours derniers, dans un grand port allemand, on embarquait cinq mille chats pour Yokohama; deux autres transports vont suivre avec un égal chargement. Ces contingents à quatre pattes seront répartis, à leur arrivée, dans les principales villes maritimes de l'empire du Mikado. Que de chats! que de chats!

THEATRES.

ORPHEUM. Les éloges qu'on lui fait partout de l'excellent programme qu'offre cette semaine l'Orpheum sont justifiés en tout point. Il n'y a pas un numéro qui ne soit amusant et intéressant et, en même temps, parfaitement exécuté. Au programme de la semaine prochaine qui sera inauguré lundi, sont inscrits d'intéressants numéros, entre autres celui d'athlètes japonais.

Feuilleton

L'ABELLE DE LA N. O.

No 216 Commencé le 27 Janvier 1908

NOËLLA

GRAND ROMAN INÉDIT

PAR CHARLES MEROUVEL

DEUXIEME PARTIE

SEULE!

XXXIV. CONFESSION!

—Je ne sais pas si dans les hautes sphères de la société,

Monsieur, fils de paysans de la Mayenne, était un pauvre peintre de paysages. Il habitait Montmartre, la Batte, et n'a pas réussi à se faire un de ces noms qui donnent la fortune. Il est mort jeune et m'a laissé sans ressources et sans direction. Ma mère était déçue avant lui. J'ai dû me tirer d'affaire, péniblement, en travaillant de mon mieux, sans résultats avantageux. A vingt-six ans, je me suis marié avec la fille d'un officier tué aux environs de Metz, en 1870. Elle était maîtresse de piano et plus pauvre encore que moi, mais d'une beauté remarquable. Elle m'entraîna et dit: —Je vous demande pardon d'entrer dans ces détails. Je serai assez bref que possible... mais il est indispensable pour l'intelligence de la situation d'une jeune fille, mademoiselle Espérance, qui vous a été envoyée de Rennes et que je recherchais depuis sa disparition... c'est-à-dire depuis dix-sept ans environ. La supérieure dit simplement: —C'est bien, je vous prie. —Je m'appelle en ce temps-là Rosset. C'est (de) jours mon nom, mais les hasards de la vie lui ont adjoint un autre. Cette femme qui était la mienne, et que j'appelais Hélène Lambert, ne put supporter non pas précisément la misère, mais le gêne dans laquelle nous végétions et

dont nous ne pouvions nous débarrasser malgré mes efforts. Un soir, elle me quitta et, renonçant à une existence dont elle était lassée, elle devint la maîtresse d'un millionnaire qui lui donna un petit château perdu dans les bois de Vaucresson et toutes les recherches et les larmes après lesquels elle soupirait. Cet amant s'appelait le marquis d'Orville, de la branche des d'Orville-Bougemont. La religieuse avait esquisé un mouvement de surprise. Elle demanda: —Vous avez dit le marquis d'Orville? —Parfaitement, André d'Orville... Il était marié lui-même et il avait épousé une femme admirable. —Mademoiselle Bostand?... —En effet... mademoiselle Marguerite Bostand. —Vous avez quitté Paris... depuis longtemps, monsieur?... —Depuis cinq à six jours... pour m'occuper de la jeune fille dont je vous parle. —Mademoiselle Espérance?... —Elle seule m'occupe... La retrouver, c'était mon unique affaire. —Pendant ce voyage, vous n'avez pas lu de journaux?... —Aucun. Je suis parti d'une terre de la Mayenne que j'ai quittée il y a fort peu de temps. Et là encore, c'était à elle seule que je songeais... Cette terre s'appelle Sablainne... Je l'ai

quittée pour me rendre à Rennes et de là, sans désemparer venir à Easton. La religieuse replia le journal qu'elle avait devant elle et répéta: —Excusez-moi... et continuez. —L'enlèvement de ma femme par le marquis d'Orville m'avait causé un chagrin que vous pouvez comprendre et une irritation extrême. J'ignorais ce qu'elle était devenue. On ne fut qu'un bout de dix mille environ que j'apprenis le nom du marquis et le lieu où il l'avait cachée. Je suis en même temps qu'elle allée être mère. Déjà j'avais pris le parti de m'expatrier. Dans ce but, j'avais appris l'espagnol et un peu d'anglais. Un ami venait de me prouver une place auprès d'un étranger puissamment riche et dont l'histoire fut tragique entre toutes... Il s'appelait le marquis de Villas; il était grand d'Espagne et appartenait à la famille royale. Il s'était expatrié lui-même quarante-cinq ans plus tôt et il possédait à Montevideo et Buenos-Ayres des maisons sans nombre, un palais célèbre et des territoires plus grands que des départements de France... Je devais partir avec lui quelques jours plus tard, vers la fin de 1875... Noël passé... Apparaissant, je venais rendre le mal pour le mal à celle qui m'avait abandonné, déshonoré... J'im-

ginaul une vengeance qui est le remords de ma vie, et mon seul désir, depuis que la raison m'est revenue, a été de réparer le mal que j'ai fait... surtout à l'innocente, qui a été ma principale et ma vraie victime... Elle était née la veille de Noël... dans le petit château de sa mère, à Vaucresson... En réalité, elle était légalement mon enfant puisque sa mère et moi nous n'avions jamais demandé de séparation devant les tribunaux... Le lendemain, par une nuit d'ouragan, je la fis enlever: je la conduis à une jeune fille digne de toutes les épreuves, qui retournerait dans les montagnes de la Savoie où elle venait de réaliser un petit héritage... et vingt-quatre heures après, je m'embarquai pour l'Amérique du Sud avec mon maître, le marquis de Villas, que de cette malheureuse qui a payé de sa vie sa complaisance pour moi... Elle est arriérée et y a sept à huit mois... Il était arrivé aux dernières limites de la vieillesse. Il dit lentement: —L'enfant issue de la liaison de ma femme et d'Orville et d'Hélène Lambert, ma femme, était venue au monde dans la nuit du 24 au 25 décembre 1875... Elle avait été déclarée à la mairie de Vaucresson comme née de père et de mère inconnus, sous le nom de Noëlla... C'est elle qui est entrée chez vous, il y a quelques jours, sous le nom d'Espérance, traduction du nom de

Speranza, qu'elle portait en Italie. —Vous croyez?... —J'en suis certain et en quelques mots je vais vous en donner la preuve. La supérieure, après un instant d'hésitation, s'était laissée prendre à l'intérêt du récit de son visiteur. Il voulait la gagner tout à fait à sa cause. —Trois ans après l'enlèvement de cette Noëlla, dit-il, voici ce qui se passa. L'enfant n'avait pu être retrouvée par le marquis d'Orville malgré tous ses efforts, mais elle était entourée de soins par sa gardienne qui la traitait comme si elle était sa fille. J'étais à Montevideo et ne pouvais m'éloigner du marquis de Villas, dans son palais de Montevideo... Je reconquies ma liberté. Mon maître m'avait comblé de ses bienfaits pendant sa vie... Il m'en accabla après sa mort. Un notaire m'apporta son testament et m'annonça que j'étais institué le légataire universel du marquis, à la seule charge pour moi d'ajouter son nom et son titre au nom de mes modestes ancêtres, des paysans de la Mayenne. Je devais donc marquis de Villas en vertu de ce testament et d'un décret du président de la République de l'Uruguay. Il se maria avec sa bonne amie qui lui valait tant de sympathies et ajouta: —Voilà, madame, comment de

somme pour se charger de l'enfant qu'elle avait avec elle. Un matin on la trouva assassinée... Le meurtrier avait mes le feu à sa chaumière et enlevé une somme de dix mille francs environ qu'elle cachait dans sa pauvre maison... Noëlla avait disparu. Je ne l'apprenis que dix-huit mois plus tard et je fus atterré à la pensée des malheurs que j'avais causés. Tous les efforts furent infructueux. On ne trouva ni l'assassin ni l'enfant. Qu'était-elle devenue? Personne ne le savait. Cette ignorance faisait mon désespoir... comme celui de sa mère qui se meurt du chagrin d'avoir perdu sa fille. Au commencement de cette année, le marquis de Villas s'est éteint, plus qu'octogénaire, dans son palais de Montevideo... Je reconquies ma liberté. Mon maître m'avait comblé de ses bienfaits pendant sa vie... Il m'en accabla après sa mort. Un notaire m'apporta son testament et m'annonça que j'étais institué le légataire universel du marquis, à la seule charge pour moi d'ajouter son nom et son titre au nom de mes modestes ancêtres, des paysans de la Mayenne. Je devais donc marquis de Villas en vertu de ce testament et d'un décret du président de la République de l'Uruguay. Il se maria avec sa bonne amie qui lui valait tant de sympathies et ajouta: —Voilà, madame, comment de